CHRISTIAN LANZ

«Certains ont peur de devoir parler la même langue que moi.»

Klaus J. Stöhlker, Allemand naturalisé Suisse, consultant à Zurich

Allemands en Suisse

Un apartheid doux pour voiler les rancœurs

Angela Merkel, la chancelière allemande, sera à Berne le 29 avril. Une visite officielle propice à se demander quelle dose d'antigermanisme les Allemands de Suisse, toujours plus nombreux, devront encore supporter. ***Par Pierre-André Stauffer.***

Autrefois, il y avait Helmut Kohl, plus tard Gerhard Schröder. Aujourd'hui, il y a Angela Merkel. La chancelière allemande se rendra le 29 avril à Berne en visite officielle. Helmut Kohl était un «ami de la Suisse», reconnaît Jürg Altweg, correspondant à Genève de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, Gerhard Schröder un «ami de Frank A. Meyer», éditorialiste vedette des Editions Ringier. Mais Angela Merkel, de qui ou de quoi peut-elle être l'amie? «Elle connaît moins bien la Suisse que ses deux prédécesseurs, donc elle se montrera moins indulgente», estime Jürg Altweg. Evasion fiscale, secret bancaire, déclarations menaçantes de ministres allemands des Finances, anciens ou en exercice, nuisances sonores liées à l'aéroport de Kloten: les litiges se multiplient.

A quoi on pourrait ajouter un malaise, non prévu au programme, de l'ordre de l'intime, du sentiment, pour tout dire de l'identité: le voisinage entre Alémaniques et Allemands, la manière dont chacun voit l'autre, le peur du petit envers le grand, l'accueil que les Alémaniques réservent en Suisse aux Allemands, toujours plus nombreux, toujours plus actifs sur leurs terres. Fin 2007, ils étaient 202 000, dont 20 000 à peu près dans la seule agglomération zurichoise. En hausse constante depuis 1990, leur nombre a augmenté de presque 80% dès 2002, année de l'entrée en vigueur de l'accord sur la libre-circulation des personnes. A l'échelle suisse, les Allemands forment le quatrième groupe étranger, à Zurich le premier. En 2007 seulement, ils ont été 29 309 à s'installer dans le pays, soit la plus grosse augmentation jamais enregistrée.

XÉNOPHOBIE ENVIEUSE Les immigrés des générations précédentes, Italiens, Espagnols, Portugais, auxquels on peut ajouter les ressortissants de l'ex-Yougoslavie, accourus plus tard, suscitaient une xénophobie maussade, parfois violente, mais avaient cette qualité évidente qu'ils ne faisaient pas envie. On les méprisait, ce qui finalement est un sentiment assez agréable. Avec les Allemands, c'est différent. On ne les aime pas, parce qu'on n'aime pas leur réussite, leur fierté, leur «arrogance», selon le mot qui apparaît le plus souvent dans les sondages d'opinion. Chacun, naturellement, a «son bon Allemand», moins arrogant que les autres, comme le remarque Stefan Reinbott, neurologue fraîchement émigré à Langenthal dans le canton de Berne, «son bon Allemand» un peu comme les antisémites avaient leur «bon Juif». Une manière de dire que le réflexe antigermanique joue rarement dans les relations personnelles, mais qu'il peut prendre de l'importance à l'échelle collective. Tous ces Allemands, professeurs d'université, médecins, ingénieurs, banquiers… pourquoi occupent-ils toujours les meilleures places? Finalement, combien peut-on encore en supporter sans perdre tout ou partie de notre identité nationale?

Au cours d'une campagne de presse menée cinq jours durant, le quotidien zurichois *Blick* a posé publiquement la question en automne 2006, faisant parler d'abord des Alémaniques, puis des Allemands. «C'était notre devoir de traiter ce problème», dit Werner de Schepper, rédacteur en chef de l'époque, pour qui le plus intéressant de l'histoire a été l'attitude de ce qu'on pourrait appeler «la classe moyenne supérieure», beaucoup plus touchée et parfois même affectée par la présence allemande que les classes inférieures. En fait, rien là de très étonnant: ceux qui pensent avoir le plus à perdre sont ceux qui pratiquent les mêmes jobs que l'envahisseur présumé.

MÊME LA «NZZ» Deux ans plus tard, la très sérieuse *Neue Zürcher Zeitung* prolonge d'ailleurs le débat en se demandant quelle proportion d'Allemands est encore tolérable dans l'enseignement universitaire. Les chiffres sont là, qui semblent justifier ce genre de question. Un professeur sur trois, dans les universités de Berne et de Zurich, vient du grand voisin du Nord. En 2000, l'Université de Berne comptait 60 professeurs allemands, en 2008 leur nombre a grimpé à 97.

Venu de sa Ruhr natale il y a un peu plus de sept ans, informaticien à Zurich et blogueur à Bülach (www.blogwiese.ch) où il réside, Jens-Rainer Wiese ne croit pas un mot à cette histoire de profs d'unis qui piqueraient leurs chaires aux Suisses. «La plupart

CAMPAGNE Le *Blick* a posé frontalement la question: «Combien d'Allemands la Suisse peut-elle supporter?» Ou encore «Est-ce que les Allemands nous prennent nos jobs… ou est-ce que l'économie suisse tient sans eux?»

du temps, quand une université cherche un Suisse de qualité égale à celle d'un Allemand, elle ne le trouve pas… ». C'est donc la faute aux Suisses, dont les bacheliers, donc les profs en puissance, comme les futurs médecins, sont moins nombreux qu'ailleurs proportionnellement à la population.

La Suisse compte aujourd'hui 2800 médecins allemands. C'est beaucoup certes, mais pour leur formation, la République fédérale a dépensé un million de francs suisses par personne. Tout ce que la Suisse n'a pas dû débourser. «Autrement dit, la Suisse a économisé 2,8 milliards de francs.» Un véritable cadeau de l'Allemagne à son chétif voisin du Sud. Il faut reconnaître aussi, admet le neurologue Stefan Reinbott, que le système de santé allemand est si «dur», si «bureaucratique » qu'un médecin est obligé de «faire 40 consultations par jour s'il veut s'en sortir financièrement»; 40 consultations dont chacune ne dépasse pas cinq minutes. En Suisse, le médecin de Langenthal peut se contenter de 12 à 15 patients, à raison d'une demi-heure au moins accordée à chaque personne.

AU SECOURS DE L'IMMOBILIER Les Allemands ne viennent pas seulement au secours des universités et de la médecine suisses, ils sont presque aussi précieux pour le secteur immobilier. A Bülach, par exemple, existent des appartements de luxe, dix-sept très exactement, dont le loyer varie entre 2100 et 3500 francs pour quatre pièces. Aucun Suisse ne veut les occuper, tant l'idée d'habiter Bülach paraît incongrue. En quête désespérée de locataires, les propriétaires, caisses de pension et sociétés d'assurances, se rabattent donc sur des Allemands qui, eux, ne font pas la fine bouche. Les Allemands de l'Est encore moins. On trouve ainsi dans un immeuble de cette petite ville de la banlieue zurichoise une maison de trois appartements à cinq pièces, avec un Allemand de l'Est dans chacune d'elles.

Tous des travailleurs, genre plombier, électricien ou menuisier, recrutés directement à Berlin par une agence spécialisée qui s'est chargée d'organiser leur logement. Loyer: 600 francs par pièce, donc par personne.

CONDUCTEURS DE TRAM Le nombre d'Allemands de l'Est est d'ailleurs en constante augmentation. Même les transports publics zurichois ont besoin d'eux. Il y a six mois environ, les recruteurs de la compagnie sont allés chercher des conducteurs de tram à Berlin. Pas de chance: les représentants de trois autres pays occidentaux étaient déjà sur place, animés des mêmes intentions. Il a fallu se battre, mais au bout du compte, les Zurichois ont ramené une douzaine de conducteurs dans leurs bagages. Tous déjà bien formés. Un seul problème: la langue. Malgré des cours intensifs, ces malheureux Allemands de l'Est sont toujours incapables de prononcer les noms de station dans une langue compréhensible par les vieux Zurichois. Les clients se sentent menacés. C'était «leur tram», ils l'ont perdu.

Quoi de plus cruel que d'aimer sans être payé de retour? En débarquant à Zurich ou ailleurs, les Allemands croient volontiers entrer au paradis. D'une certaine manière, c'est bien le cas. Les salaires y sont plus élevés que chez eux, les impôts beaucoup moins, mais c'est un paradis souvent pavé de mauvaises intentions, d'arrière-pensées à leur égard, et parfois de franche hostilité. Surtout avant et après un match de football.

Il a fallu attendre la Coupe du Monde 2006 pour que les Allemands osent enfin afficher leurs couleurs à leurs balcons ou sur leurs voitures. Côté alémanique, peu importaient les équipes gagnantes, pourvu que les Allemands mordent la poussière. Pourvu qu'ils ferment leur grande gueule et ne tachent pas les rues avec leur maudit drapeau. Ce qui était toujours si charmant chez les Allemands, ce sentiment de culpabilité peint sur leur visage, voilà qu'il avait soudain disparu, comme si leurs succès sportifs pouvaient définitivement purger leur conscience historique. Pour les antigermaniques de Suisse alémanique, dont les plus vieux confondent encore les Allemands avec les nazis, c'était franchement insupportable. Pneus de voitures portant plaques germaniques crevés deux fois au moins dans les quartiers réputés chauds de Zurich. Enfants allemands hués dans les écoles par leurs petits camarades alémaniques. Et même, une automobiliste arborant les couleurs du pays honni, à qui l'on fait une queue de poisson sur l'autoroute pour l'obliger à s'arrêter. ▶

PREMIER PARTENAIRE COMMERCIAL

Les relations commerciales entre la Suisse et l'Allemagne ont dépassé la barre des 100 milliards de francs en volume au cours de l'année 2007. Un niveau record. Les entreprises suisses exportant pour 41,2 milliards de francs vers l'Allemagne (14,9% de plus par rapport à 2006), alors que les importations progressaient de 12,9% pour atteindre 62,2 milliards de francs.
Les exportations à destination de l'Allemagne représentent 20,8% des ventes suisses à l'étranger, deux fois plus que celles vers les Etats-Unis, notre deuxième client. Avec un tiers des importations totales, l'Allemagne est le premier partenaire commercial de la Suisse. Autre chiffre: les investissements directs allemands en Suisse s'élèvent à 13,25 milliards d'euros. Les investissements directs suisses en Allemagne plafonnent à un milliard d'euros. |

Le Combi-Steam SL doté de la première mondiale GourmetVapeur.

Ce que la nature sait faire depuis longtemps, ZUG le recrée dans un steamer.

GourmetVapeur: une révolution pour les gourmets signée ZUG. Avec la première mondiale GourmetVapeur, vous réussirez de délicats mets exclusifs, par une simple pression de bouton. Ainsi, vous surprendrez votre famille et vos amis tout en prenant soin de votre santé.

Electronic Steam System (ESS) avec générateur de vapeur externe

Première mondiale GourmetVapeur

Plus d'infos sur notre nouvel assortiment cuisine:
tél. 041 767 67 67, fax 041 767 62 61, www.vzug.ch, vzug@vzug.ch
ou par coupon à V-ZUG SA, case postale 59, 6301 Zoug.

Nom/prénom
Rue/n°
NPA/lieu
Téléphone HEB

V-ZUG
L'avant-garde pour cuisine et buanderie

QUELLE LANGUE ALLEMANDE? «On arrive, on adore la Suisse et les Suisses, mais on s'aperçoit très vite que cet amour n'est pas réciproque», dit Jens-Rainer Wiese. Au début, l'informaticien pensait un peu naïvement que ce déplacement se réduirait à un banal «changement de poste.» Si on l'avait qualifié d'immigré, il aurait franchement rigolé. «Je croyais le mot réservé aux peuples africains…» Aujourd'hui, il se rend compte qu'il a vécu lui-même une véritable «migration» avec son lot quotidien de «chocs culturels.» Parfois désagréables, mais le plus souvent «fascinants.» Ainsi, il a découvert en Suisse des mots de sa langue maternelle qu'il ne connaissait pas auparavant. Non des mots de Schwyzerdütsch, comme on pourrait le croire, ni même de Jochdeutsch, mais des mots ou des expressions d'un allemand standardisé à la sauce helvétique, celui-là même que les transports publics voulaient enseigner à leurs conducteurs de tram venus de l'Est. Un exemple: *Betreibungsauskunft,* attestation qu'exigent les régies immobilières pour s'assurer qu'un de leurs futurs locataires n'est pas endetté. «Vous avez l'impression que c'est un mot allemand, mais vous ne comprenez pas ce qu'il veut dire, parce qu'en Allemagne le papier n'existe pas, donc le mot non plus.» Jens-Rainer Wiese a ainsi compris que l'allemand standardisé «n'appartient pas aux Allemands, mais à tous les peuples germanophones.» Il ne s'en plaint pas, au contraire.

Winterthour et Schlieren, dans la banlieue industrielle zurichoise, semblent l'avoir compris elles aussi en tentant d'imposer l'allemand, en lieu et place du dialecte, dès l'école maternelle. Mais la résistance est forte. Des mères de famille éplorées se sont même plaintes qu'elles «ne pourraient plus consoler leurs enfants», l'allemand n'étant nullement une «langue de réconfort, mais de catastrophe.» Les avantages du système seraient pourtant énormes. L'allemand cesserait d'être considéré comme une langue artificielle, puisque chacun y serait initié dès la petite enfance. Mieux, les jeunes étrangers non germanophones, souvent majoritaires dans les classes, n'auraient qu'une langue exotique à apprendre, au lieu de deux, ce qui faciliterait leur entrée à l'école obligatoire, où tous les cours sont dispensés en allemand.

Mais l'allemand reste une langue étrangère pour la majorité des Alémaniques. Le pire, c'est qu'ils le disent et qu'ils le croient. Simone, 34 ans, originaire de Francfort, ne comprend pas cette attitude. Diplômée en littérature scandinave, recyclée en collaboratrice chasseresse de têtes, elle vit et travaille dans la région zurichoise depuis deux ans, mais les Suisses, ses collègues surtout, l'ont traitée «dans le passé», dit-elle prudemment, «comme une Française ou une Anglaise». Alors que «nous partageons la même langue». La même langue officielle s'entend. Il est vrai que si elle comprend le dialecte zurichois, Simone refuse obstinément de le parler.

Quoi de plus cruel que d'aimer sans être payé en retour? En débarquant à Zurich, les Allemands croient volontiers entrer au paradis.

Elle ne fréquente donc plus guère que d'autres Allemands; illustration parfaite de ce que le publiciste Klaus J. Stöhlker appelle «l'apartheid doux» qui s'est installé depuis quelques années entre les deux communautés. Fondateur et grand patron de l'entreprise du même nom, Klaus J. Stöhlker, conseiller en communication de rayonnement planétaire, avoue un faible pour les Russes (Poutine est l'un des ses clients), un intérêt toujours plus grand pour les Chinois et, fidèle à sa jeunesse soixante-huitarde, une aversion rédhibitoire pour les Américains. Allemand naturalisé Suisse, il vit à Zollikon, sur les rives dorées du Lac de Zurich, où il s'oppose ici ou là à la population locale pour le plus grand plaisir de ses anciens compatriotes. Chaud partisan de l'apprentissage de l'allemand dès l'école maternelle, il a entendu cette phrase inquiétante lors d'un débat public à Winterthour: «Devrais-je toujours parler comme M. Stöhlker?»

Les Allemands parlent trop vite, trop bien. Mais si la plupart d'entre eux préfèrent se taire pour apaiser le courroux populaire, Klaus J. Stöhlker n'a pas ce genre de scrupules. Il aime trop les Suisses pour tolérer leurs bouffées d'antigermanisme, sensibles parfois chez les grand patrons eux-mêmes. Ainsi Rainer Gut, numéro un de Credit Suisse, avait viré son numéro deux l'Allemand Oswald Gruebel qui lui faisait de l'ombre. Lorsque Credit Suisse a été presque ruiné, Rainer Gut n'a eu d'autre choix que de rappeler le manager jalousé pour sauver ce qui pouvait l'être. La Suisse ne peut se passer longtemps de ses meilleurs Allemands. Il arrive même qu'ils réussissent à la sauver de ses propres errements. |

«LA LANGUE, TRÉSOR INESTIMABLE»

DOMINIC BÜTTNER PIXSIL

Jens-Rainer Wiese (47 ans), blogueur originaire de la Ruhr, débarqué à Zurich il y a sept ans et demi, germaniste converti à l'informatique, s'amuse follement de ce vocabulaire allemand où le même mot peut avoir des sens complètement différents selon le pays où l'on en use. Ainsi un Allemand de haute lignée dira d'un bon repas qu'il était *lecker*. Incompréhensible pour un Alémanique chez qui le mot a des résonances presque scatologiques. L'Alémanique se contentera donc de dire platement que le repas était *fein*.

L'«autre **Simone**» (33 ans), comme elle s'appelle elle-même sur le blog de Jens-Rainer Wiese, rêve de la Scandinavie où elle espère retourner. En attendant, elle se plaint d'être traitée en Suisse comme une étrangère, malgré cette langue allemande que les Alémaniques devraient soigner comme un inestimable trésor. Politiquement, elle se situe en Allemagne à l'aile gauche de la CDU d'Angela Merkel, en Suisse, elle serait plutôt socialiste. Car tous les partis politiques suisses, dit-elle, sont plus conservateurs que les partis allemands.

DR

Stefan Reinbott (47 ans), arrivé en Suisse en 2002 après avoir travaillé huit ans à Dusseldorf, neurologue, s'étonne que les Romands rient volontiers de ce qui les sépare de la France, alors qu'en Suisse alémanique, les relations avec les Allemands restent un thème désespérément sérieux, comme pour racheter le fait qu'il reste très éloigné des réalités quotidiennes. |